

Un brouillon de Montaigne

Sur le temps qui précède immédiatement le confinement, et décrivant la frénésie d'achats alimentaires, voici un second manuscrit, de la même collection que le premier. Celui-ci est de la main de Montaigne, et très court. Son contenu aurait pu s'insérer dans « De la force de l'imagination », on ne sait trop à quelle place. On ne peut supposer que c'est par embarras de lui en trouver une que Montaigne a rejeté ce brouillon. Peut-être l'avait-il simplement égaré entre les pages d'un livre.

L'achat aveugle, phénomène de foule trahissant la raison, conduit à la métaphore de la carie. C'est un prétexte sur lequel Montaigne nous sert une anecdote personnelle qui porte alors une réflexion sur la faiblesse de l'esprit et de la volonté confrontés aux vicissitudes du corps. La digression finale est plus difficile à interpréter.

Se trouva lors d'une épidémie que, avisés que devrions demeurer en nos propres logis, et sans oncques issoir de quelque façon, tout temps que dureroit la suette, mais que ce n'advieroit qu'à partir du lendemain, le peuple se jeta en les marchés, afin que de se munir de provende et amasser toute viande, de quoi tenir le temps du containement.

Se vist lors un spectacle tresestrange, que lors que venoit à manquer en estal aucun article, se cuidoit le chaland cestuy être fort rare, fort bon, et fort propre à estre porté en resserre et conservé, si bien que de cet endroit, où se voyoit comme un petit vuide en l'estal, et la presse nouvelle tout alentour ignorant lequel article y estoit devant que faillir, chacun s'empaourant manquer le bon cas prenoit du plus voisin, en telle façon que la rareté gaignoit aux prochains et voisins articles, qui pourtant tous autres et différents estoient. Pour ce grandissoit célerement le vuide, quoiqu'articles de même usaige, pris et belleté fussent en l'estal de l'autre bord, partis du premier d'un empan, et demeurants en leur lieu et bien ordonnés comme articles qui se déprisent.

Ce que voyant, un mien ami et qui jadis avoit estudié en eschole médecine à Montpelier¹, le parangonna aux caries pour ce que tel estoit proces qui fait dent mauvaise et dolente. Car long temps dent saine peut voisiner dent pourrie en la bouche, mais que la mauvaiseté s'y mette d'une mi, et lors sans détour la dent tout le coup se perd. Ainsi disent les barbiers qui les tollissent, que le mal toutes entières tousjours les gaigne, tandis que dents voisines sauvées et nettes souventes fois demeurent. Mais s'y objecte, et n'est hors de raison, que faire dents arracher est dolent travail, et que ne s'y délibere pas que sanie n'y soit de longtemp pourvue, et de là vient qu'avons toujours espreuve vue, que dents sont ou toutes saines, ou toutes mauduites. Encor qu'avoir dent saine estoit de confort aux anciens du sénat, comme le montre l'Orateur.

Non dentes putridi deceperunt²

Me souvient qu'à moi-mesme en fut une qui m'occupoit l'entendement tout entier, et quoi que je m'exerçasse de n'y point penser et de jeter ma raison en nouveaux objets, elle m'y revenoit sans cesse, et m'empeschoit tout le jour de tourner mon penser en autre lieu. Et si bien ceste dent m'estoit venue dolente, qu'en huit jours me dus résoudre à la faire oster, et lendemain en estoit du tout garri, en quoi se voit la faiblesse de notre esprit et pauvreté de notre vouloir, qu'à peine un petit dès de corruption, sitôt hors la bouche, et quitté notre corps, se oublie tantost, qui paravant nous tenoit attachés et comme entiers en son pouvoir.

Et ne sont pas comme pommes, qui d'une pourrie fait perdre au plus souvent tout le panier. Mais de ce point, je ne veulx rien dire.

1 L'ami en question pourrait être Pierre de Siorac. Sur ses relations avec Montaigne, on se reportera à Robert Merle, *Fortune de France*, Librairie Générale Française, 1980, III p. 234 et passim.

2 Cicéron, *in Pisonem*, I.3